

EN DIRECT...

de France

Entretien avec le Président Léopold Sédar Senghor *après sa réaction à l'Académie française, en 1984*

Monsieur le Président, je voudrais d'abord vous demander quelle a été votre sensation, ou mélange de sensations, lorsque vous vous êtes retrouvé sous la Coupole de l'Académie française, avant de broser cette magnifique fresque de l'histoire de France, suscitée par la lecture des œuvres du duc de Lévis Mirepoix ?

J'ai été ému d'avoir été élu dès le premier tour à l'Académie française, d'autant que je n'étais pas candidat. J'ai ressenti une autre émotion en arrivant sous la Coupole et, surtout, au moment où le Président de la République est entré. Mais, lorsque j'ai prononcé mon discours, j'étais, au contraire, détendu parce que j'ai l'habitude d'enseigner. Quand je prononce des discours, je me trouve dans mon élément. Comme vous le savez, j'ai été professeur et homme politique pendant 45 ans. Je suis habitué à parler devant un public attentif, qui surveille vos faux pas. Au demeurant, j'ai toujours écrit soigneusement mes discours, et la version que je livre au public est la deuxième ou troisième.

Monsieur le Président, il est difficile de vous poser des questions. On vous a, semble-t-il, tout demandé. Peut-être, alors, pouvons-nous parcourir, avec vous, un chemin singulier, celui de la rencontre du jeune homme sérieux sénégalais, que vous étiez, avec la culture occidentale, et, plus particulièrement, la culture française, rencontre que vous n'avez eu ensuite de cesse de faire partager aux autres, précurseur de ce qu'aujourd'hui, on appelle la communication interculturelle. Vous êtes arrivé à Paris à l'époque du mouvement surréaliste, dont vous avez été proche. Si l'on compare la poésie afri-

caine à la poésie surréaliste, on peut essayer de dégager leurs affinités. On peut, peut-être, dire que la poésie africaine est naturellement surréaliste, alors que la poésie occidentale a voulu le devenir pour se débarrasser du carcan du formalisme. Dans le cadre du mouvement surréaliste, y a-t-il eu emprunt ou rencontre entre les deux ?

Je ne crois pas avoir subi l'influence surréaliste. En effet, quand j'ai été nommé professeur à Tours, j'ai brûlé tous les poèmes que j'avais écrits jusque-là. Ils avaient été influencés par le Romantisme français quand j'étais au lycée et, ensuite, par le Symbolisme. C'est Georges Pompidou qui m'avait appris à lire les poètes français, en particulier Rimbaud et, encore plus, Baudelaire. Il lisait d'une voix monotone, en rythmant le vers comme on le fait en Afrique noire. C'est la bonne diction, même de la poésie française. Dans l'alexandrin, par exemple, il y a quatre syllabes accentuées.

Quand j'ai brûlé mes poèmes, le Surréalisme existait déjà. Mais, à ce moment-là, je ne me rendais pas compte que ces poètes avaient été influencés par la poésie nègre. D'autre part et pour une question de principe, je n'ai plus voulu imiter les Blancs. Je me suis donc mis à l'école des trois poétesses sœurs de mon village, que j'appelle « mes Trois Grâces » et dont j'ai recueilli une centaine de poèmes. J'ai déduit de leur analyse que la poésie négro-africaine est « une image ou un ensemble d'images analogiques, mélodieuses et rythmées ». Ce n'est pas hasard si les Peuls du Sénégal la définissent comme « des paroles plaisantes au cœur et à l'oreille ».

Ce n'est qu'après, en relisant les surréalistes, que je me suis aperçu qu'ils s'étaient mis à l'école de l'Afrique, surtout après avoir écrit un article, que vous trouverez dans *Liberté* 1, sur « L'Esthétique négro-africaine ». Mon ami Soulages m'a dit, après l'avoir lu : « C'est l'esthétique même du XX^e siècle ! ». Il est significatif que Jean-Claude Blachère, professeur français à Dakar, ait intitulé sa thèse de doctorat sur les surréalistes : « Le Modèle nègre ». Mais, encore une fois, les surréalistes ne m'ont pas influencé parce que j'ai retrouvé tout naturellement, en moi-même, l'esthétique négro-africaine. Par contre, mes amis antillais, Aimé Césaire, d'une part, qui était l'ami d'André Breton, et Léon-Gontran Damas, d'autre part, ont subi l'influence surréaliste parce qu'à travers le surréel, ils essayaient de revenir à « l'Afrique-Mère ».

C'était aussi l'époque de la découverte de l'Art nègre par les peintres et les poètes : Picasso, Braque, Apollinaire et bien d'autres. Concrètement, qu'en ont-ils retenu ? Comment, à votre avis, sont-ils parvenus à transposer ou peut-être à faire consommer, par leur civilisation, des éléments tout autres ?

Si je prends, par exemple, Picasso, Tristan Tzara et Philippe Soupault, qui étaient des amis, ils ont emprunté l'esthétique négro-africaine, mais pas son esprit. Je suis en train d'écrire trois pages pour une exposition de Jean-Claude Renard, qui, lui, au contraire, est revenu aux sources, mieux, à l'esprit de la poésie nègre. Il a fait de sa poésie une incantation, car la poésie, dans les civilisations africaines, est, d'abord, une incantation au sens étymologique du mot :

un chant rythmé et dansé. On se relie à Dieu à travers les apparences du monde sensible. Par exemple, chez nous, le tisserand chante en tissant et le forgeron chante en forgeant ; et, après avoir fini son travail, il se met à danser. L'art est au service de la religion, l'art, c'est-à-dire les images symboliques, la mélodie et le rythme, qui nous permettent d'animer les apparences sensibles, de renforcer leur vie et, par là, d'arriver à Dieu en renforçant sa force. C'est pourquoi il y a un proverbe négro-africain qui dit : « Dieu a besoin des hommes ». Les peintres et artistes de l'Ecole de Paris ont, eux, commencé par analyser les procédés stylistiques de l'art négro-africain. Ils se sont ainsi rendu compte que c'étaient, d'abord, une image symbolique et, ensuite, une mélodie, c'est-à-dire une harmonie de formes et couleurs ou de sons. Ils se sont aperçu aussi que c'était un rythme fait de répétitions qui ne se repètent pas ou de parallélismes asymétriques. Regardez cette statuette avec un collier. Elle représente certainement une divinité ou un génie. C'est une image symbolique qui est posée dans la case, sur l'autel. Les Cubistes ont perçu la valeur symbolique de l'image ainsi que la mélodie des couleurs et des formes. Au premier abord, ils n'ont vu que la symétrie des formes. C'est plus tard seulement qu'en se référant à la musique, ils ont perçu, sous l'apparente monotonie, des répétitions qui ne se repètent pas. Cela, les Cubistes l'ont bien assimilé, mais ils n'en ont pas conservé l'esprit. Quand ils travaillent à une œuvre d'art, ils ne considèrent pas que leur acte relève d'une cérémonie religieuse et quand Tzara, Soupault ou Breton écrivent un poème, ce n'est pas, pour eux, de l'incantation. Il y a, là, une profanisation de la ferveur nègre. Je me rappelle encore Picasso me disant : « Il nous faut rester des sauvages ». Et moi, me rappelant le Rimbaud de *La Saison en Enfer*, de préciser : « Il nous faut rester des Nègres ».

Pouvons-nous nous attarder encore sur cette époque charnière des années 30 ? Nous avons donc dit que c'était une intelligentsia qui découvrait l'Afrique. Puis il y eut l'Exposition coloniale de 1931, entreprise gouvernementale. N'avez-vous pas l'impression qu'elle fut le lieu privilé-

gié de véhicule de stéréotypes, que ce n'était pas des peuples que l'on faisait connaître, mais un Empire colonial bien ordonné ? Ne croyez-vous pas qu'une ambiguïté pèse encore ?

Vous avez raison. En organisant l'Exposition coloniale de 1931, le gouvernement français voulait faire croire au peuple de France que, bien sûr, l'Afrique avait une civilisation originale, mais qu'elle était en retard sur l'Europe. Il n'importait. En effet, les intellectuels français ne s'y sont pas trompés, et beaucoup ont retrouvé, à l'Exposition coloniale, ce qu'ils cherchaient : cette Négritude qui allait renouveler l'Art européen et, par-delà l'Art du XX^e siècle. Je définis la Négritude comme « l'ensemble des valeurs de civilisation des peuples noirs, qu'ils soient africains, asiatiques, océaniens ou américains ».

Vous êtes célèbre, maintenant, dans le monde entier. Vous venez d'entrer à l'Académie française, témoin inlassable des causes que vous défendez depuis toujours. Que pensez-vous de la connaissance qu'a l'Occident de l'Afrique ?

Je pense que l'Occident, grâce à la France et à l'Allemagne, mais aussi à l'Amérique, a, maintenant, une bonne connaissance des valeurs de la Négritude. Par-delà l'exotisme des expositions coloniales, les intellectuels et artistes européens ont retenu les valeurs fécondantes de l'Afrique-Mère. En effet, c'est cette Négritude qui a marqué de son sceau le Cubisme français, l'Expressionnisme allemand et, pour parler musique, le jazz américain. Quand je dis le Cubisme français, je souligne le fait que, près de la moitié des peintres et sculpteurs de l'Ecole de Paris étaient des étrangers, comme Picasso. Il y a mieux, l'Occident, maintenant, connaît en profondeur les valeurs de la civilisation négro-africaine grâce aux ethnologues et aux africanistes. Par exemple, lorsque nous avons lancé le mouvement de la Négritude, l'ouvrage majeur de l'africaniste allemand Leo Frobenius, intitulé « Histoire de la Civilisation africaine », était notre livre de chevet et comme notre bréviaire. C'est, paradoxalement, Leo Frobenius qui a réhabilité la civilisation négro-africaine, mais

sous l'influence de la Révolution française de 1889. A sa suite, sont venus les africanistes français : Delafosse, Marcel Griaule et son école, qui ont redécouvert la civilisation négro-africaine. Il y a encore quelques préjugés, qui sont en train de disparaître, mais il faut que j'en parle.

En effet, à l'école secondaire, on nous apprenait la civilisation égyptienne, mais on en traitait comme si les Egyptiens étaient des Blancs. Même lorsqu'on signalait que des Grecs comme Platon, le philosophe, Thalès, le mathématicien, Hippocrate, le médecin, étaient allés s'instruire en Egypte, on nous laissait entendre que les Egyptiens étaient des Blancs. Mais Hérodote, le père de l'Histoire, nous apprend, au détour d'une phrase, en parlant de l'Egypte, que les Egyptiens « ont la peau noire et les cheveux crépus ». Et les sciences d'aujourd'hui, je veux dire les tableaux numériques des groupes sanguins, lui donnent raison. Si je compare le tableau du Sénégal à ceux des Etats de la Corne de l'Afrique, c'est du tableau égyptien que le tableau sénégalais est le plus proche. Or les Sénégalais, grands, élancés et très noirs, passent, et à bon droit, pour le type même du négro-Africain. Il s'y ajoute que les langues du groupe « sénégaloguinéen » sont, aujourd'hui encore, les plus proches de ceux du Sud-Soudan et de l'égyptien ancien. Comme le dit le professeur Jean Bernard, l'un des plus grands biologistes français, « Si l'on peut s'appuyer, en même temps, sur le groupe sanguin et la langue, on tient là, des arguments solides ».

Ne trouvez-vous pas que ces réactions ont encore bien du mal à passer dans les manuels scolaires, par exemple ?

Ce n'est pas encore dans les manuels, c'est vrai. On n'enseigne cela ni à l'école primaire, ni à l'école secondaire, mais on le fait à l'Université, dans les cours d'anthropologie, surtout en France et au Portugal. En 1980, j'ai ouvert un « Colloque sur le Métissage » à l'Université d'Evora, au Portugal. En effet, les chefs de l'Etat portugais soutiennent, pour leur pays et depuis la Révolution du 25 avril 1975, la thèse du métissage. Une semaine avant le Colloque, le

professeur Almerindo Lessa, le plus grand anthropologue du pays, avait révélé, dans un grand quotidien de Lisbonne, qu'au XVIII^e siècle et en trois générations, un million de Noirs s'étaient fondus, par métissage, dans la population. Or, si vous consultez les tableaux numériques des groupes sanguins, le tableau portugais est semblable à ceux de la majorité des peuples européens. Mais les Grecs, fondateurs de la civilisation albo-européenne, sont les plus métissés aujourd'hui.

On ne peut énumérer tous les événements de cette connaissance réciproque que vous et tous ceux qui vous entouraient, Français et Africains, avez contribué à développer. Il faut toutefois parler de la fondation, par votre ami Alioune Diop, de Présence africaine, Alioune Diop, aux côtés duquel se trouvaient André Gide, Emmanuel Mounier, Jean-Paul Sartre... Puis, en 1956, à la suite du premier Congrès des Écrivains et Artistes noirs, fut créée la Société Africaine de Culture, qui se donnait pour but d'unir et de faire connaître les écrivains et les hommes de culture du monde noir. Qu'en est-il à présent ? Où sont les grands hommes occidentaux s'intéressant à l'entreprise ? Et les Africains, que font-ils ?

Je commencerai par les grands hommes qui avaient, eux, compris la civilisation négro-africaine. C'est André Gide, par exemple, qui a mis l'accent sur le fait que la polyphonie, en somme, vient d'Afrique, où il avait noté que le « chant populaire » est polyphonique. J'ai découvert, par la suite, que les chants populaires d'Afrique du Nord avaient été également polyphoniques. On m'a signalé aussi que, dans des villages reculés de la Corse et de la Sicile, il y a encore des chants populaires polyphoniques. Et un professeur corse m'a précisé : « Ce chant nous vient des Berbères ».

Pour en revenir à votre question, si l'on trouve moins de romanciers, d'essayistes dans ce mouvement de reconnaissance des valeurs africaines, on y découvre, par contre, beaucoup de professeurs, de biologistes, d'africanistes et autres ethnologues. Et puis, vous avez des écrivains

français comme Pierre Emmanuel, Jean-Claude Renard, Alain Bosquet qui sont proches de la poésie de la Négritude. Ils ne sont plus athées comme les surréalistes. Ce sont, c'est, en tout cas, le cas de Pierre Emmanuel et de Jean-Claude Renard – des croyants. En ce sens, ils nous ont mieux compris, car, encore une fois, ils sont retournés aux sources de la poésie. Lorsqu'en Afrique, la poésie était incantation, elle était un sacrement, le moyen d'une religion.

Les conférences et colloques, expositions et festivals organisés, chaque année, dans l'Europe, prouvent que, depuis les naissances du jazz et du cubisme, la Civilisation de l'Universel, fruit d'une symbiose culturelle, est en marche. Pour m'en tenir à la Francophonie, ce n'est pas hasard si un Dictionnaire des Civilisations africaines vient d'être édité à Paris, et si ont été exposés, au dernier Salon du Livre, au Grand Palais, les trois premiers tomes d'un Dictionnaire des Littératures francophones. Une fois de plus, le mouvement, parti de Paris, s'est répandu à travers le monde. C'est ainsi que, l'an dernier, j'ai été invité, par l'Université de Dublin, à un Colloque sur la Littérature négro-africaine de Langue française. Et voici que les conseillers culturels des ambassades de France à Copenhague et à Oslo me transmettent des invitations semblables.

Vous avez été un chef d'Etat portant très haut le goût de la culture. Quelle est votre perception de l'avenir dans ce domaine ? Dans la crise aiguë que nous traversons, avez-vous l'impression que les chefs d'Etat africains attachent une importance à la Culture ? Comment la Culture se porte-t-elle ?

Malheureusement, les chefs d'Etat africains qui attachent une importance à la Culture ne sont pas nombreux. Il y en a pourtant. Je songe aux chefs d'Etat de l'Égypte, du Maroc, de la Tunisie, de la Côte d'Ivoire et du Cameroun, avec Ahmadou Ahidjo. Quant à mon pays, depuis son indépendance, il s'est mis, très vite, à consacrer le tiers de son budget à l'Éducation, à la Formation et à la Culture. Ce qui nous a permis de créer une nouvelle littérature sénéga-

laise de langue française, une nouvelle peinture, une nouvelle sculpture, sans oublier la tapisserie, et une nouvelle architecture. Nous sommes en train de créer une nouvelle musique et, avec Maurice Béjart, une nouvelle danse. Tout cela en faisant la symbiose de la créativité africaine avec l'esprit européen de méthode et d'organisation.

Jusqu'ici, les gouvernements d'Afrique noire ont refusé, à l'exemple des gouvernements d'Afrique du Nord, de donner une éducation qui permette de maîtriser, en même temps, le français et une langue africaine. Si je prends l'exemple du Maroc et de la Tunisie, que je connais, les écoliers, étudiants et intellectuels de ces pays maîtrisent aussi bien le français que l'arabe. Au Sénégal, nous avons choisi six langues nationales et nous avons commencé d'organiser des « classes expérimentales », dans lesquelles le jeune Sénégalais, après avoir, pendant la première année, appris à lire et à écrire dans sa langue, continue, sous le signe d'une double culture, en maîtrisant, à la fois, sa langue maternelle et le français. Mais nous n'avons pas encore commencé la généralisation de cette méthode au Sénégal. Dans la plupart des Etats francophones, on n'a même pas commencé l'expérimentation. Dans les pays anglophones, ce n'est pas satisfaisant non plus. Il y a, toutefois, une remarquable exception, que je suis heureux de signaler. C'est le cas de la Somalie. On y enseigne la langue somali, même dans les écoles du second degré, mais en l'associant à l'enseignement de plusieurs langues de communication internationale.

Enfin, il arrive fréquemment, en Afrique, que des instituteurs ne veuillent pas enseigner les langues nationales. Pourquoi ? D'abord parce qu'ils ont encore des complexes d'infériorité, mais aussi parce que le bilinguisme oblige à faire un double effort.

Je voudrais, enfin, vous poser une dernière question. Vous parlez de « Civilisation de l'Universel ». N'est-ce pas une vue très idéaliste ? N'allons-nous pas simplement à une standardisation où les quelques nations les plus puissantes imposeront

les modèles propulsés à l'aide des plus gros moyens ?

Je ne le crois pas du tout. C'est un fait, comme j'ai essayé de vous le montrer, que l'Afrique noire, qui, depuis la *Traite des Nègres*, était tombée dans le mépris, est un des continents qui apportent le plus à la *Civilisation de l'Universel*. Et cela depuis ce que j'appelle la *Révolution de 1889*, dont les protagonistes furent, essentiellement, Henri Bergson, Paul Claudel et Arthur Rimbaud. C'est celle-ci qui a réhabilité la raison intuitive, en face de la discursive, comme l'avaient fait les anciens Grecs, fondateurs de la civilisation albo-européenne.

Les Nègres ont apporté leurs valeurs, irremplaçables, « au rendez-vous du donner et du recevoir », pour parler comme Césaire. C'est une bonne chose, mais il faut faire plus :

il faut que chaque nation, voire chaque homme se métisse méthodiquement, consciemment. Pour cela, il faut s'enraciner, le plus profondément possible, dans les valeurs continentales et nationales, tout en s'ouvrant aux valeurs, complémentaires, des autres.

Pour me résumer, toutes les grandes intuitions, qu'il s'agisse de religion, de mathématiques, de chant ou de danse, sont nées en Egypte, quand celle-ci avait « la peau noire et les cheveux crépus ». Et le mérite des latins, mais surtout des Grecs, c'est d'avoir mis en forme ces intuitions.

Je ne suis pas inquiet.

Propos recueillis
par Denyse de Saivre

Amadou Hampâté Bâ et la tradition orale

« Longtemps la voix humaine fut base et condition de la littérature. »
Paul Valéry

La première émission « D'homme à Homme » que Pierre Dumayet va désormais consacrer une fois par mois aux sciences humaines et plus particulièrement à l'ethnologie, a présenté Hampâté Bâ, historien peul dont le premier ouvrage, « *L'Empire Peul du Macina* », vient d'être réé-

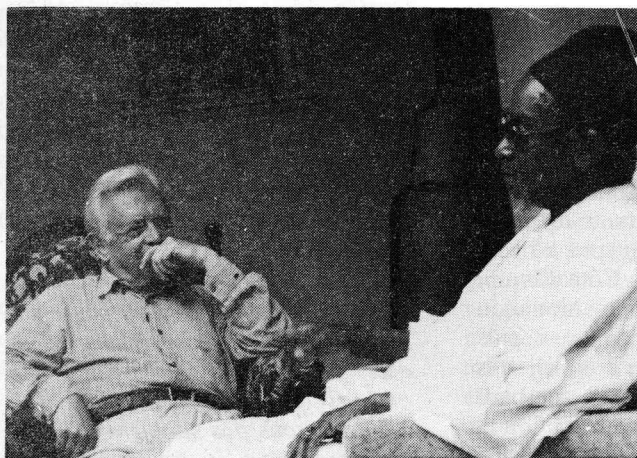
dité. Amadou Hampâté Bâ est le grand témoin de l'oralité, qui a démontré devant nous la façon dont l'histoire peut se fonder sur la tradition orale. Il a maintenant 84 ans, et l'ensemble des textes qu'il a recueillis de la tradition orale, à laquelle il a consacré toute sa vie, représente un

fonds considérable. Pour l'ouvrage que nous venons de mentionner, il a reconstitué, grâce à un millier de témoignages (dont il n'a conservé que les 88 qui lui semblaient sûrs), la fondation de l'Empire peul du Macina (région de l'actuel Mali) en 1818 par un simple berger : Cheikou Amadou. Il décrit la manière dont Cheikou Amadou a gagné la bataille de Noukouma, par laquelle il fonda l'Empire peul, dont un rêve prémonitoire avait annoncé l'issue heureuse, fantastique bataille où 1 000 Peuls musulmans ont écrasé 100 000 Bambaras, animistes et fétichistes. Les Peuls ont trompé les Bambaras en lançant devant eux leurs troupeaux de bœufs, ce qui a fait croire qu'ils étaient infiniment plus nombreux que ces derniers.

Homme d'Etat remarquable, Cheikou Amadou réussit à rassembler et à sédentariser les Peuls, peuple pourtant essentiellement nomade, et à mettre fin à l'éternel conflit entre éleveurs et agriculteurs en réglementant, par concertation, les tracés et les dates de transhumance, système qui resta en vigueur jusqu'à l'Indépendance.

C'est une très belle émission à laquelle nous avons assisté, sur une superbe Afrique vraie, avec un grand ancien de la tradition orale exprimant ses connaissances immenses, avec sa vivacité et son humour. Pierre Dumayet, qui connaît bien et l'ouvrage et l'homme, lui pose des questions très fines, elles-mêmes souvent pleines d'humour. Les réalisateurs Jean Cazenave et Annick Le Gall ont très bien filmé cet entretien. On passe constamment de la conversation aux lieux historiques du pays où se déroule l'histoire, grâce à un très beau montage. Et l'on visite alors le Mali, les villes, leurs mosquées d'argile séchée, les rues parfois vides où l'on a l'impression que vont surgir les guerriers, les places où se pressent des foules colorées, le fleuve Niger et les pirogues. Le temps se fonde dans l'espace, et ce sont d'admirables images qui ont été réalisées sur ce pays du Mali. Jamais, à notre connaissance, la tradition orale n'avait été rendue crédible et rehaussée par l'audiovisuel de façon aussi émouvante.

D.S.



Les trésors de l'Ancien Nigéria *au Grand Palais – Paris*

Après Londres, Leningrad, Oslo et Moscou, le Grand Palais de Paris a accueilli du 16 mai au 23 juillet 1984 les Trésors de l'Ancien Nigéria*. Cette exposition a été inaugurée par le ministre de la Culture du Nigéria et M. Jacques Lang, ministre français de la Culture. C'est un magnifique ensemble présentant les cent plus belles œuvres des musées du Nigéria, dont beaucoup n'ont été découvertes que depuis quelques années à peine. Elles sont très bien pré-



Tête 500 av. J.C./200 ap. J.C.

sentées, non seulement avec un parti pris d'esthétique mais aussi dans leur contexte historique que l'on fait clairement ressortir. C'est une nouveauté qui permet de beaucoup apprendre sur l'extension de l'art africain au cours des siècles et déjà, avant Jésus Christ, au moment de la grande période de l'art grec. C'est une exposition propre à faire revenir sur bien des préjugés concernant « l'Art Nègre », dont on a surtout connu les sculptures en bois. Les procédés de Carbone 14 et de thermoluminescence permettent maintenant de dater avec certitude les pièces présentées, nous découvrant des mondes non seulement artistiques, mais socioculturels et économiques.

On aborde l'exposition par l'art de Nok (centre du Nigéria) qui présente les plus anciennes terres cuites que l'on connaisse en Afrique subsaharienne (500 avant J.C. – 200 après J.C.). L'art d'Igbo-Ukwu (centre sud du Nigéria) présente des œuvres en bronze du IX^e et du X^e siècle de notre ère, les plus anciennes fontes en bronze connues d'Afrique. L'art d'Ifé (ouest du Nigéria), en pays Yoruba surprend par son naturalisme. Les plus anciennes sculptures dateraient du XII^e ou du XIII^e siècle et montrent une technique de fonte très perfectionnée. L'art d'Owo (toujours en pays Yoruba) daté du XIII au XVI^e siècle est proche de celui d'Ifé. L'art du Bénin, au magnifiques têtes de bronze est essentiellement un art de cour, la fonte du cuivre était une prérogative royale.

On peut aussi voir d'intéressants bronzes de la région de Nupe (Moyen-Niger) XIII à XIV^e siècle à l'origine encore énigmatique.

Le catalogue de l'exposition est, lui-même, remarquable et comporte un avant-propos d'Hubert Landais, Directeur des Musées de France, une préface de Jean Devisse, professeur d'histoire de l'Afrique (Paris I), un



Tête de reine mère début du XVI^e siècle (1^{re} période). Une copie de ce bronze a été offerte par M. le Ministre de la Culture du Nigéria à M. Jacques Lang, Ministre français de la Culture.

article d'Ekpo Eyo, Directeur général de la Commission Nationale des Musées et Monuments du Nigéria sur l'archéologie du Nigéria, un texte de Frank Willett, Directeur de l'Hunterian Museum de Glasgow sur les arts de l'ancien Nigéria.

D.S.

* L'exposition a été organisée par l'Association Française d'Action Artistique et la réunion des Musées Nationaux, sous les auspices du ministère des Relations Extérieures et du ministère de la Culture de la République Française, du ministère des Affaires Étrangères et du ministère de l'Information, de la Jeunesse et de la Culture de la République du Nigéria.

Le théâtre noir à Paris

Le Théâtre Noir, animé par Benjamin Jules Rosette, a fait peau neuve en changeant d'adresse. Il est maintenant installé dans des locaux plus vastes et plus fonctionnels*. La salle de théâtre comporte un plus grand nombre de places. Un foyer sympathique permet de discuter avec les acteurs après le spectacle. C'est un lieu de rencontre et d'enseignement pour le théâtre, la musique, et la danse. Citons quelques-uns des ateliers fonctionnant actuellement : théâtre muet, modern jazz, danse afro-caraïbe, danse africaine, guitare, danse moderne, afrobues et jazz, danse haïtienne. Nombreux sont les chanteurs et spectacles présentés et les pièces de théâtre produites au fil des mois, dans cette saison 83/84. Citons « Le Zulu » de l'écrivain congolais Tchicaya U Tam'Si et

« Gouverneurs de la Rosée » de l'écrivain haïtien Jacques Roumain. Le « Gouverneurs de la Rosée » auquel nous avons eu le plaisir d'assister est remarquablement joué par Benjamin Jules Rosette dans le rôle de Manuel, également responsable de la mise en scène. Darling, qui a eu le prix d'interprétation dans « La rue Cases-Nègres » est délicieuse dans sa sensibilité et son humour.

Le roman, paru en 1945 et transformé en pièce est absolument actuel devant la sécheresse qui gagne les pays du Sahel. On y vit la résignation des villageois faisant appel à la religion pour faire venir la pluie, et la volonté agissante de Manuel luttant pour les rassembler, les responsabiliser, et en faire tous des gouverneurs de la rosée, c'est-à-dire les maîtres de la terre et de l'eau.

D.S.

Ces objectifs ont été recherchés à travers les deux journées de colloque qui étaient le point fort de cette célébration, mais aussi à travers l'exposition qui a duré plus d'une semaine et qui a présenté des images vivantes de notre activité, à travers les trois journées de séminaire dont vous parlez et qui ont regroupé, à notre Siège, à Linas-Montlhéry, un certain nombre de personnalités plus directement concernées par nos activités ; nous avons réalisé enfin cinq journées portes ouvertes, au cours desquelles les habitants de notre environnement immédiat dans l'Essonne et les enfants des écoles ont pu prendre contact directement avec nos installations et nos activités.

Le colloque s'adressait au public le plus large alors que les journées de séminaire ont rassemblé ceux qui étaient plus directement concernés par l'action des volontaires : elles ont été plus axées sur leur devenir après le volontariat. Cet aspect de militantisme d'anciens volontaires dans leurs milieux de réinsertion était resté au second plan pendant le colloque, mais a, par contre, au cours du séminaire été très largement développé. On a tout particulièrement parlé de la « coopération décentralisée », qui connaît actuellement un essor vigoureux. Les cinq mille anciens volontaires, sont autant de témoins des efforts des populations du Tiers-Monde pour leur propre développement et peuvent en parler dans tous les lieux, de France et d'ailleurs, où ils travaillent maintenant. Je crois que dans cet effort considérable qui doit être entrepris chez nous pour sensibiliser tous nos concitoyens, en France, aux efforts déjà réalisés et aux progrès obtenus dans le développement du Tiers-Monde, le rôle de ceux qui y ont participé pendant plusieurs années est tout à fait essentiel.

Sont-ils toujours aussi motivés ?

Ils sont diversement préoccupés, évidemment, par toutes les difficultés de leurs existences respectives, mais restent marqués par leur expérience passée, et très attachés à cet effort de développement, qui est celui du Tiers-Monde d'aujourd'hui et auquel participe une partie, trop faible, de nos concitoyens.

* 16, rue Louis-Braille - 75012 Paris. Tél. 346-91-93.

Les volontaires du progrès ont vingt ans

Entretien avec Bernard Dumont



L'Association française des Volontaires du progrès publie une excellente revue trimestrielle dont chaque numéro évoque les problèmes de développement dans un pays africain donné. Elle a publié deux numéros à l'occasion de son vingtième anniversaire : « Spécial vingtième anniversaire » (38) et « Avoir vingt ans sur les chemins du développement » (39).

Bernard Dumont, pourriez-vous nous exposer quels étaient les principaux objectifs de cette célébration du XX^e anniversaire des Volontaires du Progrès pour laquelle avaient été organisés un colloque, trois jours de séminaire et une exposition ?

L'ensemble des manifestations que nous avons prévues pour célébrer ce vingtième anniversaire avait pour objectifs généraux de nous faire mieux connaître d'un public élargi par rapport à notre audience habituelle, de permettre de mesurer l'évolution parcourue par notre association depuis ces vingt années, et enfin, d'associer à cette célébration, le plus grand nombre possible de partenaires, notamment les différentes associations et organisations non gouvernementales avec lesquelles nous coopérons largement et, bien entendu, les représentants des populations et des pays avec lesquels nous réalisons des opérations de développement.

Avez-vous l'impression à ce propos, justement, que l'action de gens comme les Volontaires ait pu changer quelque chose à la perception que l'on a du Tiers-Monde en France ?

J'en suis persuadé. L'opinion publique en France tout en se manifestant, trop souvent, il est vrai, par des indifférences, est quand même plus profondément et plus largement marquée par une conscience non seulement de l'importance de l'effort fait par les populations du Tiers-Monde pour leur propre développement, mais également par la conscience que ce développement est très lié à notre propre avenir. Je suis persuadé que dans ce domaine, nous avons fait des progrès considérables depuis quelques années, et que les témoins visuels que sont les volontaires ont leur part dans cette évolution.

Il reste encore beaucoup à faire.

Certes, mais il faut justement insister sur la caractéristique de l'Association qui est celle du volontariat. Le volontaire, à l'A.F.V.P., c'est quelqu'un qui s'engage pour deux ans, sans rémunération. Il faut que ce soit quelqu'un qui y croit, qui soit pénétré de l'importance du problème du sous-développement, du déséquilibre entre les pays les plus riches ou considérés comme tels, et les pays les plus défavorisés, et de l'importance qu'il y a, à y consacrer quelques années de sa vie pour une cause d'intérêt général. C'est un engagement original dans le monde d'aujourd'hui, et sur la profondeur duquel, on n'a pas assez souvent mis l'accent. Je crois qu'au delà de ce qu'il y a d'important dans la définition abstraite de la participation volontaire au développement, il ne faut pas perdre de vue cet aspect concret. Ce sont des jeunes hommes et des jeunes femmes qui considèrent qu'il y a là un enjeu, tellement important, que ce n'est pas perdre son temps que d'y consacrer deux ans de sa vie.

Quelle formation reçoivent-ils avant leur départ ?

J'ai rejeté de notre vocabulaire l'expression « formation ». Elle est fallacieuse parce que, compte tenu des moyens dont nous disposons, il

n'est pas possible de prétendre faire une formation au développement préalable au départ. Par contre, nous essayons de placer le volontaire, aussitôt que sa candidature est formulée, dans un état d'esprit de préparation et de perfectionnement permanents. D'abord, ayant chaque année cinq mille candidats et des postes pour seulement trois cents personnes, nous cherchons, dans la sélection, à mettre l'accent sur la qualité et l'adéquation de la formation et de l'expérience professionnelles, mais aussi sur la motivation et la solidité, la profondeur d'un engagement.

Puis à défaut de formation, au sens formel du terme, nous organisons une « préparation au départ » qui s'étend sur une assez longue durée, pour que cet engagement soit mûrement réfléchi, approfondi, et se traduise par la persévérance, la disponibilité, l'ouverture aux autres, et la capacité de faire face à des situations diverses, imprévues et toujours difficiles. Cette période comporte aussi l'acquisition d'informations, de connaissances, d'expériences, dont sont d'abord responsables, avec notre assistance, les candidats volontaires eux-mêmes. Il y a place aussi,

en cas de besoin, pour de légers compléments de formation technique.

Par cette sélection, et cette auto-préparation à base de réflexion, de maturation, d'entraînement à une activité en contexte interculturel, nous essayons d'être conformes à la vocation de l'Association qui est d'engagement pour une participation volontaire au développement. Dans le colloque, on a justement insisté sur l'apport spécifique du volontariat au développement.

Sur quelles perspectives a débouché le colloque ?

Les conclusions du colloque sont articulées autour de deux grandes idées, celle de l'ouverture et celle de la consolidation de la politique de participation au développement. Ouverture, en ce sens que notre Association a définitivement, comme je le disais, tourné la page des actions qui soient strictement, uniquement, des actions de Volontaires du Progrès. Ouverture, parce que notre démarche est d'abord une démarche d'écoute de différents partenaires, de respect.

Propos recueillis
par Denyse de Saivre.

* 16-24 février 1984.

Expolangues au Grand Palais – Paris

La deuxième semaine internationale des langues et des cultures s'est déroulée du 25 au 30 janvier 1984 au Grand Palais à Paris. Elle a réuni 200 exposants. On a enregistré environ 40 000 entrées. Comme l'an dernier, l'organisateur en était le Cireel (Centre d'Information et de Recherche pour l'Enseignement et l'Emploi des Langues) (1). Ce fut l'occasion de faire le point sur les méthodes d'apprentissage des langues, de mettre en rapport les nouvelles techniques de communication et d'enseignement des langues, présenter des instruments nouveaux, engager des débats d'actualité, permettre des rencontres entre spécialis-

tes de nations différentes, entre enseignants et « apprenants ».

C'est le ministre français de l'Éducation Nationale, M. Alain Savary, qui a inauguré Expolangues. Il a, à cette occasion, prononcé un important discours, dans lequel il a insisté sur sa volonté « de mettre en place une politique linguistique fondée sur le pluralisme et le dialogue des langues et des cultures ». Il a annoncé sa décision de créer « un Observatoire des langues vivantes, composé d'un nombre de fonctionnaires représentant les administrations concernées, les établissements d'enseignement supérieur et les grandes écoles, l'inspection générale et les associations

de spécialistes de l'enseignement des langues vivantes ». Cet observatoire devra recueillir des éléments d'information et contribuer à l'établissement d'un diagnostic sur la situation actuelle des langues.

Recherche, Pédagogie et Culture avait un stand conçu par la revue elle-même, avec l'aide de l'Atelier Visconti et du Service des Expositions de l'Association « Carrefour du Développement ». On peut voir ci-contre la photo du stand, et le panneau intitulé : « Depuis plus de dix ans, Recherche, Pédagogie et Culture participe à la promotion des langues africaines ». Ce fut l'occasion de nombreuses prises de contacts et de rencontres fructueuses relatives à

RECHERCHE, PÉDAGOGIE ET CULTURE

Trois clés pour le développement

Revue thématique trimestrielle, centrée plus particulièrement, mais non exclusivement, sur l'Afrique au sud du Sahara.

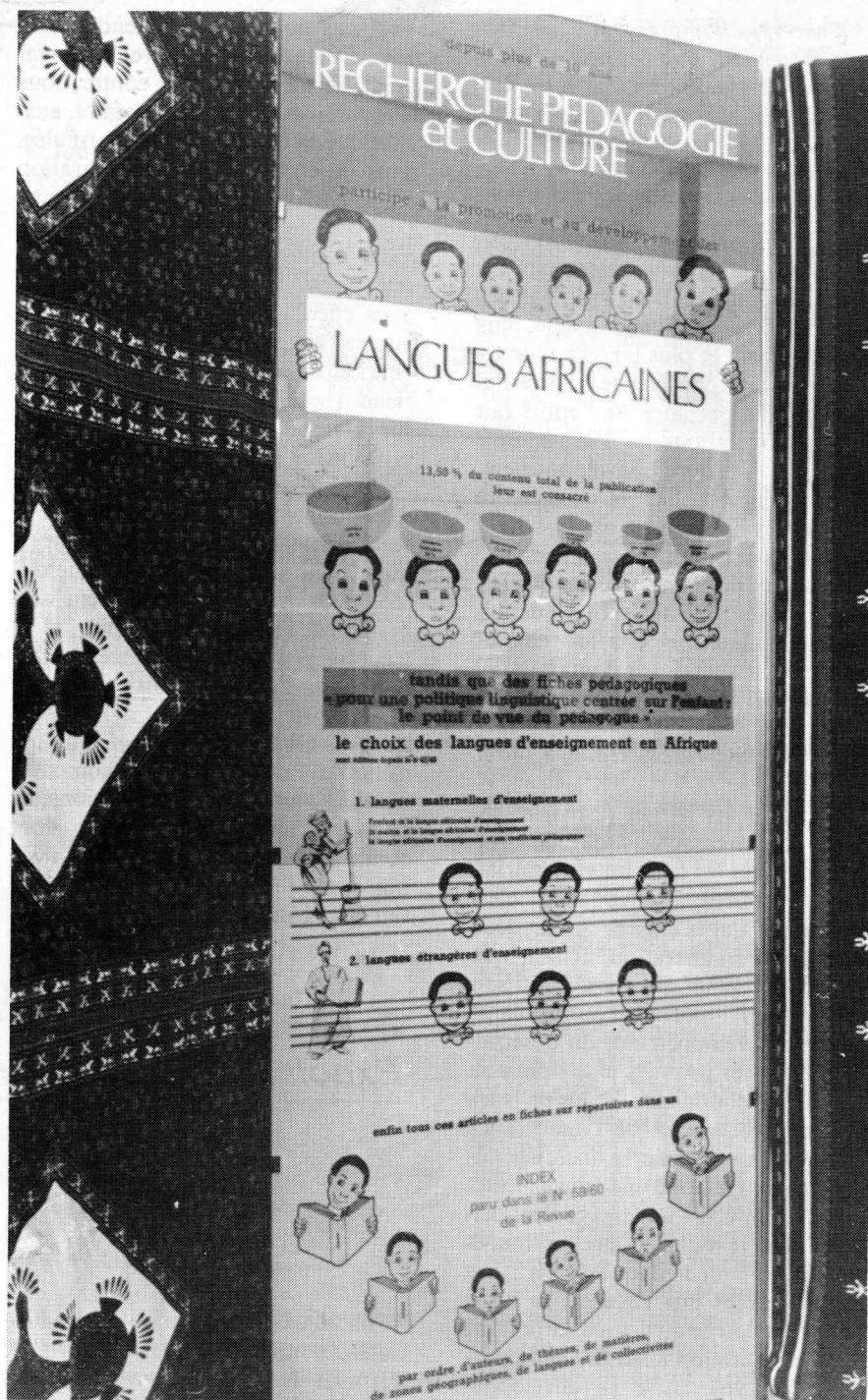
Recherche. Etat des questions, problématiques se dégageant des thèmes traités à partir de l'information indispensable.

Pédagogie. Problèmes de communication liés au thème, à son élucidation dans une dialectique d'échange.

Culture. La culture comme production de soi, production collective d'une société identifiée, voie par laquelle la culture est productrice de développement.

R.p.c. et les langues africaines

- Numéros spéciaux.
- Nombreux articles (typologie des langues, psycholinguistique, sociolinguistique, dictionnaire).
- Fiches pédagogiques directement applicables dans la classe.



promotion de l'enseignement et
gues africaines. De nombreuses tables rondes ont eu lieu, dont nous retenons tout particulièrement celle intitulée : « Vivre en deux cultures », présidée par Chérif Khaznadar, secrétaire général de la Maison des Cultures du Monde, où l'on se posait la problématique suivante qui nous concerne tous : Vivre en deux cultu-

res est le sort d'une grande partie d
ne serait-ce pas plutôt se poser la question de savoir comment aujourd'hui est vécu individuellement le fait d'appartenir à deux mondes différents ?

D.S.

(1) 80, rue Vaneau - 75007 Paris.

La VI^e Table Ronde des centres, départements et instituts de linguistique appliquée d'Afrique Noire (1) s'est déroulée à Cotonou - République Populaire du Bénin - du 24 au 31 mars 1984, sous le patronage de l'Association des Universités Partiellement ou Entièrement de Langue Française (Aupe:f), et de l'Université Nationale du Bénin (Unb), avec la collaboration de l'Unesco et la participation scientifique de l'Association d'Etudes Interculturelles Africaines (Aelia) et du Conseil International de recherches et d'études en linguistique fondamentale et appliquée (Cirelfa-Acct).

Le thème de la rencontre était le suivant : « Recherches linguistiques, enseignement des langues et développement en Afrique », conformément aux recommandations de la V^e Table Ronde (Yaoundé), au cours de laquelle les responsables des centres universitaires avaient demandé à l'Aupelf d'orienter les travaux de la prochaine rencontre vers un programme nouvellement défini, le projet Pela (Programme pour l'Enseignement des Langues en Afrique). Avant la Table Ronde a eu lieu la première réunion du Comité Régional des Etudes Françaises pour l'Afrique francophone (Cidef).

Concurremment à la Table Ronde, se sont tenues les réunions du Bureau Exécutif de l'Aelia et du Comité Scientifique du projet Pela.

● VI^e Table Ronde des centres de linguistique appliquée

La séance d'ouverture eut lieu le lundi 26 mars sous la présidence effective du ministre de l'Enseignement

supérieur et de la Recherche scientifique, Monsieur Armand Monteiro, et du Recteur de l'Université Nationale du Bénin, le professeur Karim Dramane.

Les participants se sont ensuite répartis en quatre ateliers :

- Grammaires scientifiques et grammaires pédagogiques.

- Terminologie et modes de raisonnement liés à l'élaboration des manuels en langue africaine.

- Exploitations pédagogiques de l'Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique Noire (2), problèmes de méthodologie liés à l'enseignement du français en contexte africain.

- Documentation sur les langues parlées en Afrique.

Il a été proposé que les matériaux produits par le groupe Ifa soient mis à la disposition du Pela pour une exploitation pédagogique. En d'autres termes, le Pela peut être conçu comme une continuation du projet Ifa. Des contacts favorables pris avec les administrations et universités, il ressort que le Pela, pour mener efficacement son programme, doit se trouver un cadre institutionnel. Il a été retenu que la création d'une Association de linguistique africaine pourrait être une structure indiquée. Ce projet étant mis à l'étude, cette association pourrait voir le jour dans deux ans lors de la VII^e Table Ronde, qui doit avoir lieu au Rwanda et dont le thème sera : Formation de formateurs, bilan et expérimentation des matériels didactiques.

Chaque pays doit mettre en place une équipe pour l'exécution des opérations Pela. Un représentant a été nommément désigné par pays. Les structures des institutions comme le Cerdotola, le Celhto, l'Eacrotanal, etc. pourraient servir de cadre d'exécution pour les programmes Pela au niveau régional.

● Présentation de l'inventaire des particularités lexicales du français en Afrique Noire (Ifa) réalisé par l'équipe Ifa (Aelia) et coédité par l'Aupelf et l'Acct.

A l'occasion de la Table Ronde de Cotonou est sortie l'édition intégrale de l'Inventaire des Particularités Lexicales du français en Afrique Noire, qui était paru précédemment, en plusieurs tomes alphabétiques partiels. Il s'agit d'une action collective entreprise avec différents centres de linguistique appliquée des pays d'Afrique qui se sont dénommés : équipe « Ifa ».

« On l'a dit et il faut le redire, cet ouvrage n'est pas un dictionnaire. Il ne légitime pas un usage ou des usages, mais se contente de les faire connaître avec un maximum de rigueur scientifique. » (3).

L'inventaire se déroule de façon alphabétique et nous donnons, ci-dessous, afin de montrer concrètement, la façon dont il est composé un exemple pris l'un dans la lettre C.

D.S.

COLONAT [kolona], colonnat.

N.M. ● 1^o MA. Statut de colon. « On comprend dès lors que l'Office du Niger n'arrive pas à faire face à l'afflux de candidats au colonat » (164).

● 2^o MA. Communauté de colons. « La vie en colonat n'est pas très facile » (134, juillet 1979). ● 3^o SEN. Partie d'un casier rizicole exploités par des paysans groupés en coopérative. Par ext. Le groupe formé par ces paysans. « Le petit colonat de Richard Toll exploite actuellement 150 ha » (81, 24-04-1975).

(3) M. E. Beutler, Secrétaire général de l'Aupelf, Avant-propos, op. cit.

(1) Les cinq premières tables rondes de l'Aupelf ont respectivement eu lieu à : Abidjan 1974, Lomé 1975, Kinshasa 1976, Dakar 1979, Yaoundé 1981.

(2) cf. ci-après la présentation de l'ouvrage de l'équipe Ifa : Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique Noire.